

Urgences



Muroir

Danielle Hawey

Numéro 13, mars 1986

Éclats d'atelier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025221ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025221ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hawey, D. (1986). Muroir. *Urgences*, (13), 49–50.

<https://doi.org/10.7202/025221ar>

MUROI Danielle Hawey

Il aurait été important de raconter ce qu'il y a devant ce mur. Primordial, ce qu'il y a devant.

L'opacité est illusoire. Quoi qu'on en pense, la transparence se reflète de chaque côté de l'étain en fragments diaprés.

Sur ce mur, les lézards courent en filigranes discontinus. Devant et derrière ce mur, les lézards se suivent, se pilent sur les pattes, cherchent à se fuir.

Derrière ce mur, un terroriste fait sauter les braves gens pour faire avorter sa peur. Il se dissimule derrière des caisses de dynamite empilées autour de lui en demi-cercle.

Il me tourne le dos. Il pense que le mur est opaque. Qu'il n'y a personne derrière.

Il est blessé, je crois. De son jean taché de cambouis suinte un liquide noirâtre sur la cuisse droite.

Il est seul. Il ne fait rien. Il semble attendre, guetter. Pressent-il mon regard sur lui?

Les lézards courent de leurs huit pattes, s'arrêtent brusquement, repartent, ne pouvant fuir leur face à face.

Le terroriste m'a aperçue. Il me fusille du regard.

Comment échapper à son propre massacre? Kamikaze ou harakiri? Mourir seule ou effacer toutes les traces?

J'enfile mes verres fumés, me mets à lire le journal d'avant-hier, évidemment à l'envers, pour avoir l'air de rien.

Inutile. Ça occupe l'espace, là, quand même. Une sorte de forme qui empêche l'air de passer au travers.

Le terroriste fait son métier et ce n'est pas un sot.

Je m'en vais m'aplatir sur le mur, m'éclabousse en perte de souffle, empoigne les lézards dans mes poings déchirés. Ils dégringolent, chacun de leur côté, surpris de n'avoir plus que quatre pattes.

Je suis maintenant ventouse aux fragments diaprés. Les lézards ont recommencé à pousser comme la mauvaise herbe. Le terroriste a disparu sans laisser sa carte et le journal d'avant-hier est celui d'il y a une éternité.

C'est devant le mur que j'ai vu ces choses derrière. J'ai bien dit que l'opacité est illusoire.

Hurlement et mutisme, victime et assassin, c'est devant le mur que tout aurait pu être dit.